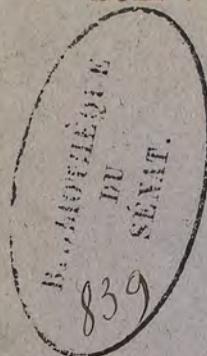


THÉATRE RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

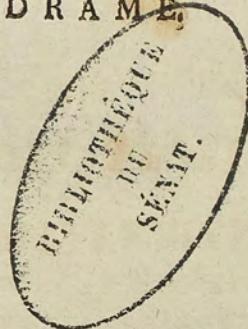


ЭЛЯИНОИТИЛОУАЯ

ЭРЯЛТЛГАВЛТЛ

ЭТНЯНТАНТ

FÉODOR ET LISINKA;
OU
NOVOGOROD SAUVÉE,
D R A M E



БИБЛІОТЕКА
ІМ. І. А. БІЛКОВСЬКОГО
ІМ. І. А. БІЛКОВСЬКОГО

FÉODOR ET LISINKA,

OU

NOVOGOROD SAUVÉE,

D R A M E

[EN TROIS ACTES ET EN PROSE;

TIRÉE

D'UNE ANECDOTE RUSSE.

PAR M. DESFORGES.

Prix, 30 sols.



A P A R I S,

CHEZ PRAULT, IMPRIMEUR DU ROI,

Quai des Augustins, à l'Immortalité.

1787.

PERSONNAGES.

LE GOUVERNEUR de Novogorod.	<i>Messieurs.</i> BAPTISTE cadet. SOLLIER.
VOLVIKOEFF, Négociant de Novogorod, et pere de Lisinka.	DE ROZIERES. PÉRIGNY.
DOUKANIN, autre Né- gociant, pere de Féodor.	LE BERT. COURCELLE.
FÉODOR, Amant de Li- sinka.	BÉRARD. RAIMOND.
LISINKA, fille de Volvi- koff.	Mme. BAPTISTE. Mlle. PITROT.
AFDOTIA, Gouvernante, ou <i>Baba</i> , qui a élevé Li- sinka.	Mme. MARS. Mme. DESFORGES.
OCTAR, Prince Tartare, sous le nom de PÉTROU- SKA.	BAPTISTE l'aîné. GRANGER.
STEPAN.	
GARDES du Gouverneur & POMPIERS; SOLDATS, PEUPLE.	

La Scène est à Novogorod la grande.

FÉODOR ET LISINKA,
OU
NOVOGOROD SAUVÉE,
DRAME.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une place publique de Novogorod, au fond de laquelle on voit le Palais du Gouverneur; sur les côtés, des maisons à la Russie, entre autres celles de Volvikoff & de Doukanin.

SCENE PREMIERE.

Le rideau levé, on voit le Gouverneur au milieu du Théâtre: il est entouré de soldats & du peuple. Doukanin & Volvikoff sont à ses côtés; quelques esclaves dans le fond & dans la foule.

LE GOUVERNEUR, DOUKANIN⁽¹⁾, VOLVIKOFF.

LE GOUVERNEUR.

CITOYENS de Novogorod, je frémis encore quand je pense à l'incendie affreux que nous venons enfin d'éteindre. Si nous ne voulons pas que notre ville

(1) Prononcez Doukanin comme faim canine, &c comme s'il y avoit une terminaison féminine: ce nom est tartare.

2 FÉODOR ET LISINKA,

ne soit bientôt plus qu'un monceau de cendres, il faut arrêter ce fléau. — Je déclare donc, qu'à compter de ce moment, l'habitant de cette ville qui, par négligence ou autrement, sera cause d'un incendie, ne fût-il question que d'une cabane, sera sévèrement puni. Si j'ai tort, qu'on me condamne : parlez.

DOUKANIN.

Sage Gouverneur, me permettras-tu de te représenter que nos habitations, formées pour la plupart du bois de nos forêts, sont exposées à des dangers plus fréquens & plus imprévus ?

VOLVIKOFF, (*durement.*)

Raison de plus pour veiller attentivement à les en garantir.

DOUKANIN.

D'accord ; mais un malheureux hafard n'est pas toujours une négligence : & si l'innocence est punie comme le crime,....

VOLVIKOFF.

L'innocence y prendra garde. — Pour moi, je soutiens que l'on ne fauroit trop punir celui qui expose ses voisins, ses concitoyens, à voir dévorer leur asyle par les flammes, & quelquefois à y périr eux-mêmes avec leur malheureuse famille.

DOUKANIN.

Eh ! si quelqu'événement fâcheux allumoit l'incendie chez toi, sévere Volvikoff ?

D R A M E.

V O L V I K O F F.

Indulgent Doukanin, un chef de famille doit être assez vigilant pour prévoir & prévenir tous les événemens fâcheux. Si le feu prenoit chez moi, ce seroit ma faute, & je préviendrois la loi, je me punirois moi-même.

L E G O U V E R N E U R.

Mes amis, je m'en tiens à l'arrêt que je viens de prononcer, parce qu'il est nécessaire; mais je vous approuve tous deux. L'humanité de Doukanin fait honneur à son cœur; la sévérité de Volvikoff est un nouveau garant de sa prudence. Aussi, Doukanin, je t'ai choisi pour aller porter aux pieds de notre auguste Souveraine l'hommage annuel du Corps des Négocians de cette ville. Cette commission te convient.

V O L V I K O F F, (à part.)

O Ciel! j'espérois.

L E G O U V E R N E U R.

Tu partiras dans trois jours avec mes dépêches; mais comme la santé chancelante de ton fils a droit de t'inquiéter, en ton absence, je me charge de lui. Toi, ferme & courageux Volvikoff, je te donne la place d'Inspecteur-général de la ville, dans tous les détails qui concernent sa sûreté. Que Novgorod reconnoisse Volvikoff en cette qualité, & qu'on lui obéisse dès aujourd'hui comme à moi-même.

FEODOR ET LISINKA;

VOLVIKOFF.

Aujourd'hui, gouverneur ; ma niece Marfa (1) se marie : j'ai envoyé les présens, & tu fais...

LE GOUVERNEUR.

Eh bien, demain ; aujourd'hui je veillerai pour toi. Adieu, Doukanin ; adieu, Volvikoff ; deux bons citoyens comme vous sont faits pour être amis. (*Il rentre au gouvernement, suivi de tout le monde.*)

DOUKANIN dit :

Hélas ! (*Et rentre chez lui, en regardant avec amitié.*)

VOLVIKOFF, (*qui détourne les yeux, & dit quand Doukanin est rentré :*)

Amis, tandis que voilà cet heureux mortel chargé de la seule commission que j'ambitionnois. — Oui, je brûlois de voir notre auguste Impératrice ; l'idée seule d'un tel bonheur me transportoit, & c'étoit à lui qu'il étoit réservé, & l'on veut que je sois l'ami d'un homme odieux, qui se trouve toujours dans mon chemin, qui m'enleve tout ce que j'espérois, tout ce qui m'étoit dû peut-être. — Jamais — à moins qu'un prodige —

(1) Marfa signifie Marthe.



D R A M E.

S C E N E I I.

VOLVIKOFF, AFDOTIA (1), (portant
des paquets, & sortant de chez Volvikoff.

V O L V I K O F F.

C O M M E N T ! ces présens ne sont pas encore portés,
négligente Afdotia ?

A F D O T I A.

Pouvois-je quitter ta Lisinka (2), qui vient de se
trouver bien mal, & qui t'attend ?

V O L V I K O F F.

Quoi ! Lisinka ? ...

A F D O T I A.

Oh ! elle est mieux ; sans cela , moi , sa gouver-
nante , moi , qui l'aime comme si j'étois sa mère , est-ce
que je l'aurois quittée ? Mais je te dis qu'elle t'attend ,
rentre ; je vais porter cela où tu m'as dit. (*Elle sort.*)

V O L V I K O F F.

Dépêche-toi : moi , je vais rejoindre ma fille. (*Il
rentre chez lui.*)

(1) Afdotia veut dire Eudoxe.

(2) Lisinka est le diminutif d'Elisabeth , nom que donnoient toutes les mères à leurs filles sous le règne de Pierre premier , comme on leur donne aujourd'hui presque généralement celui de Katinka , diminutif de Catherine.



SCENE III.

PÉTROUSKA (1), STÉPAN (2), *Esclaves tous deux.*

PÉTROUSKA.

ENFIN la place est libre ; les tyrans n'y sont plus.

STÉPAN.

Esclave de Volvikoff, ne parle pas si haut près de sa maison, s'il alloit t'entendre !

PÉTROUSKA.

Il entendroit ce que je lui dis souvent.

STÉPAN.

Quoi donc ?

PÉTROUSKA.

Que les maîtres sont des tyrans, les esclaves des lâches, & que cela ne peut pas durer.

STÉPAN.

Que répond-il ?

PÉTROUSKA.

Est-ce que tu ne connois pas la réponse des Tyrans, quand on leur dit la vérité ! Tu es bien heureux, toi, Stépan ; tu es esclave sans l'être ; moyennant une légère somme que tu donnes par an à ton despote, tu tiens

(1) Pierre. (2) Etienne.

D R A M E.

7

une espece d'hôtellerie, où tu reçois les esclaves de Novgorod, à commencer par moi. Tu nous fais boire d'assez bonnes liqueurs, que tu nous fais payer fort cher, en faveur de la connoissance.

S T É P A N.

Tu fais les impôts.

P É T R O U S K A.

Oui, je fais ceux que tu y mets pour nous; mais il n'en est pas moins sûr que tu es vraiment libre, & moi vraiment esclave; que tout est gain & bonheur pour toi, tout est perte & malheur pour moi; enfin que je suis à bout, & qu'il faut un coup d'éclat, ou que je meure.

S T É P A N.

Mais qu'est-ce que tu as donc? Pétrouska! jamais ta servitude ne t'a parue aussi insupportable.

P É T R O U S K A.

Ecoute, Stépan: tu fais que je suis né Tartare & libre, que la guerre seule m'a fait esclave, & que je suis tombé en partage à Volvikoff; tu fais que son adorable fille, la charmante Lisinka, par sa douceur & son humanité, m'auroit fait aimer l'esclavage, s'il étoit possible d'aimer l'esclavage: elle me le faisoit oublier du moins.

S T É P A N.

Je fais qu'on dit ici, de Lisinka seule, plus de bien,

8. FÉODOR ET LISINKA,
que le monde entier n'en diroit peut-être de tout son
sexé.

PÉTROUSKA.

On lui rend justice. Mais croirois-tu que depuis
quelques jours sa bonté a fait place à une froideur
voisine du despotisme ? Elle prioit auparavant ; à pré-
sent elle commande avec sévérité.

STÉPAN.

Tu te seras peut-être donné les airs de trop t'appr-
cevoir.....

PÉTROUSKA.

Quelle est belle ! Et quand cela feroit ; faut-il parce
que je suis esclave , que je me prive de mes yeux , que
je m'arrache le cœur ? Un esclave cesse-t-il d'être
homme , parce que son maître ne l'est pas pour lui ?
Quand j'aurois aimé Lisinka , où seroit mon crime ?
Mais non , la beauté de Lisinka étoit pour moi dans sa
douceur--- : elle me traite en esclave ; elle m'avertit
que je dois être libre. C'est elle qui va hâter l'exécution
d'un projet que nous méditons depuis longtems , &
qui doit réussir aujourd'hui même , ou jamais.

STÉPAN.

Comment ?

PÉTROUSKA.

Ils ne pensent qu'au ravage du feu , nos tyrans ; ils
ont oublié le fer , tu dois m'entendre. Tâches de raf-

D R A M E.

femblor sur-le-champ Yegor (1), Ivan (2), Vafili (3) & Praskof (4); je les attends chez toi. Vas, cours; ne perds pas un moment. (*Stépan sort.*)

PÉTROUSKA, (*seul, & d'un ton sombre.*)

Il est parti. Je puis laisser tomber le voile qui me couvre. Quelle étrange destinée est la mienne! je suis né Tartare & libre, disois-je à l'instant à ce Stépan; je suis né plus que libre, & l'esclave d'aujourd'hui commandoit hier à un peuple. Les plus forts ont triomphé. — J'ai dû prudemment cacher ma tête dans la foule, pour qu'elle ne fût pas remarquée; il a fallu paroître vil, parceque la puissante nécessité l'ordonnoit; il a fallu me mettre au niveau de ces êtres insensibles, qui trouvent l'esclavage tout simple, parce qu'ils en ont la lâche habitude. Devenu esclave comme eux, j'ai partagé leurs goûts, leurs plaisirs, & sur-tout leurs peines, pour mériter leur confiance: je l'ai obtenue, & le moment d'en profiter est arrivé. Quelle sera leur surprise! quel courage n'auront-ils pas, quand ils entendront ces paroles imprévues: « Mes amis, mes égaux, mes frères, ce » n'est plus l'obscur Pétroska que vous suivez, c'est » le Kam des Tartares, c'est Octar, fait prisonnier dans » la dernière guerre allumée par lui, & qui s'est exprès » perdu dans l'obscurité pour ravoir sa liberté & vous » rendre la vôtre. Quelle âme assoupie ne se réveillera » pas à ce cri dont l'énergie garantira la vérité! Tyrans, » vous êtes perdus; car tous mes soldats combattront » pour eux-mêmes, pour défendre leur propre cause;

(1) Grégoire. (2) Jean. (3) Basile. (4) Procope.

10 FÉODOR ET LISINKA,
» & c'est dire assez que j'aurai cette nuit autant de sol-
» dats que vous avez d'esclaves. » Mais je vois Douka-
nin & son fils; allons rejoindre Stépan. (Il sort.)

S C E N E I V.

DOUKANIN, FÉODOR (1), (foible & chan-
celant, sort de la maison, soutenu par son pere.)

D O U K A N I N.

V I E N S, mon fils, viens mon cher Féodor; l'air sa-
lubre que tu vas respirer te rendra peut-être un peu
de force.

F É O D O R.

Dès que tu l'espères, je le desire; car c'est toi seul,
mon pere! qui me console de vivre encore.

D O U K A N I N.

Eh! mon fils, pourquoi donc voudrois-tu mourir?

F É O D O R.

O mon tendre pere, ne me le demandes pas.

D O U K A N I N.

Si tu refuses ton secret à ton pere, à qui le diras-tu?

F É O D O R.

A personne.

D O U K A N I N.

Féodor, --- tu fais que je n'ai que toi d'enfant, &

(1) Théodore.

D R A M E.

que ce n'est pas au pere à survivre à son fils. Cependant, âgé de vingt ans à peine, tu es plus veisin du tombeau que moi. Pourquoi cela ? Jusqu'ici j'ai respecté ton secret ; je te le demande pour la premiere fois, Féodor. Ah ! si tu veux mourir, n'emporte pas du moins en expirant le regret & le remords de t'être méfié de ton pere.

F É O D O R.

Tu déchires mon cœur, & tu ne pourras pas le guérir ! N'importe, tu le veux, mon secret ; tu vas le savoir ; j'aurai du moins la consolation de t'avoir obéi. Absolument — tu le veux, mon secret.

D O U K A N I N.

Je meurs d'impatience.

F É O D O R.

Eh bien, moi, je meurs d'amour.

D O U K A N I N.

Ah ! je respire ! je connois Féodor ; l'objet de son attachement ne peut en être indigne.

F É O D O R.

Indigne ! rien au monde entier n'est digne de celle que j'aime ; — c'est Lisinka. —

D O U K A N I N.

La fille de Volvikoff, mon plus cruel ennemi !

22 FÉODOR ET LISINKA;

FÉODOR.

Et par conséquent le mien. — N'aurois-je pas mieux fait de me taire ?

DOUKANIN, (*abattu.*)

Quoi ! parmi tant de Beautés dont Novgorod abonde ! ...

FÉODOR.

Je n'ai vu que Lisinka.

DOUKANIN.

Quelle fatalité !

FÉODOR.

Tu vois que tu ne peux me sauver.

DOUKANIN.

Non, tu ne mourras point; non, il n'est point de sacrifices que je ne sois capable de faire pour toi. — Je cours chez Volvikoff; une prérogative que le Gouverneur vient de m'accorder en sa présence, tandis que sans doute il la desiroit lui-même, a complété sa haine pour moi, & la haine de Volvikoff est implacable. Mais n'importe, je braverai ses dédains, ses mépris, sa fureur, ses outrages mêmes. Il s'agit de conserver mon fils, de l'arracher au trépas qui le menace; tout disparaît, tout s'évanouit devant un intérêt si puissant. — Attends-moi ici, & consens à vivre un instant de plus pour ton pere. — Que vois-je ! rentre un moment.

FÉODOR (a vu Lisinka sortant de sa maison avec Volvikoff, & dit à son pere qui le reconduit:)

Ciel ! c'est elle ! je l'ai vu. Ah ! Sois tranquille ! je sens que je puis vivre encore. (Il rentre en même tems que Lisinka, qui leve les yeux au ciel, après avoir rencontré ceux de Féodor.)

S C E N E V.

DOUKANIN, VOLVIKOFF, LISINKA.

V O L V I K O F F.

NE vas pas plus loin, ma Lisinka, je me charge volontiers de tes présens pour ta cousine. Sois la maîtresse en mon absence, & sur-tout prends soin de ta santé qui m'alarme. (Lisinka & Féodor rentrent en ce moment, après le jeu de théâtre indiqué ci-dessus.)

D O U K A N I N, (à Volvikoff.)

Tes affaires te permettent-elles de m'écouter un instant, Volvikoff ?

V O L V I K O F F (durement, & toujours de même jusqu'à la fin de la scène.)

Oui, si ce que tu as à me dire est plus intéressant que ce que j'ai à faire.

D O U K A N I N.

Tu vas en juger.

14 FÉODOR ET LISINKA;

VOLVIKOFF.

Voyons, parle vite.

DOUKANIN.

Tu me hais.

VOLVIKOFF.

Cela est vrai; je suis franc.

DOUKANIN.

Mais es-tu juste? l'ai-je mérité?

VOLVIKOFF.

Je n'en fais rien. --- Il est des sentimens qui ne se commandent point.

DOUKANIN.

Quand on est sage comme toi, ne pourroit-on pas leur commander, du moins?

VOLVIKOFF.

Est-ce là tout ce que tu as à me dire?

DOUKANIN.

Non, je veux te demander une grace.

VOLVIKOFF, (*vivement.*)

Une grace à Volvikoff! toi, comblé de celles du Gouverneur!

DOUKANIN.

Daigne m'écouter tranquillement; je parlerai de même.

D R A M E.

45

V O L V I K O F F.

Soit ; je t'écouterai comme tu parleras.

D O U K A N I N.

Tu as une fille , une fille que rien n'égale pour les charmes & les vertus. Ta Lifinka est généralement adorée , & rien n'est moins étonnant . --- Mais si tu la voyojs sécher sous tes yeux , victime d'un malheureux amour pour le fils de ton ennemi ; si , touché des douleurs de Lifinka , effrayé de sa fin prochaine , tu te décidois à implorer la pitié de cet ennemi , que voudrois-tu qu'il fit pour ta fille & pour toi ?

V O L V I K O F F.

Je ne t'entends pas.

D O U K A N I N.

C'est que tu ne veux pas m'entendre : je n'ai plus rien à te dire.

V O L V I K O F F.

En ce cas , adieu.

D O U K A N I N.

Non , pas encore ; -- par grace arrête , je vais m'expliquer plus clairement . --- Tu es pere , je le suis aussi ; l'état imaginaire où je t'ai peint ta fille , est l'état réel où mon fils se trouve à cause d'elle . Nos rangs sont égaux , nos fortunes sont égales ; laisseras-tu mourir Féodor ? Réponds , Volvikoff , réponds avec ton cœur .

16 FÉODOR ET LISINKA,

VOLVIKOFF (*ironiquement.*)

Un homme de sens, un homme qu'on envoie en députation à notre Souveraine, s'occuper de ces petits intérêts!

DOUKANIN.

Le bonheur de nos enfans, de petits intérêts pour des peres! ah! Volvikoff, tu l'as dit, tu ne l'as pas pensé. Ecoute: cette députation a dû te flatter; tu en étois digne; il est doux & glorieux d'être choisi pour porter l'hommage d'une province aux pieds du trône; eh bien, remplis cette auguste fonction; pars à ma place: à ce prix, deviens mon ami, & rends-moi mon fils.

VOLVIKOFF (*le repoussant.*)

Tu t'oublies, Doukanin; si j'ai des graces à recevoir, c'est du Gouverneur, & non pas de toi. (*Il va pour sortir.*)

DOUKANIN (*à ses genoux.*)

Arrête; c'est à tes genoux que je te demande la vie de mon fils.

VOLVIKOFF (*avec une ironie amère.*)

Favori du Gouverneur, leve-toi, tu t'avilis.

DOUKANIN.

Je m'avilis, en te demandant la vie de mon fils que tu me refuses! les cœurs sensibles te diront quel est le plus

D R A M E.

37

plus vil de nous deux. (*Volvikoff le regarde avec indignation, & s'éloigne.*) C'en est donc fait de Féodor, tu le laisseras donc périr sans pitié. (*Il se remet à genoux. Ici, Féodor paroît, sans être vu des Acteurs.*)

V O L V I K O F F , *d'un ton farouche.*

Si Lisinka doit périr elle-même, je la pleurerai seul, & je n'irai pas te demander à genoux des larmes pour elle. --- Adieu. (*Il sort.*)

S C E N E VI.

DOUKANIN, FÉODOR, ensuite AFFOTIA.

D O U K A N I N , *se relevant.*

H O M M E inflexible ! que lui ai-je donc fait ?

F É O D O R .

Et tu t'es mis à ses genoux ? toi, mon pere, aux genoux de Volvikoff !

D O U K A N I N .

Il s'agissoit de ta vie, ô mon fils ! j'étois à ma place. Mais le terrible arrêt n'est pas irrévocable. Un mot, échappé à sa fierté, m'a averti de ce que je dois faire. --- *Si j'ai des graces à recevoir, c'est du Gouverneur, & non pas de toi.* --- Je cours au Gouverneur ; attends-moi ici, cher enfant, & promets-moi de ne céder au désespoir que quand ton pere te dira, tout est perdu, meurs,

B

18 FÉODOR ET LISINKA,

Féodor: alors, mon ami, nous mourrons ensemble. ---
Je vole à ton secours. (*Il rentre chez le Gouverneur.*)

FÉODOR, seul.

Il m'est affreux de porter ainsi le trouble & la dé-solation dans l'ame du meilleur des peres: cela empoi-sonne le peu d'instans qui me restent. Mais, hélas! com-ment résister à ses larmes. Oh! mon pere! oh! mon adorable Lisinka! (*Il s'affied sur le banc près de la porte.*)

A F D O T I A, *de retour, entend ces derniers mots.*

(*À part.*) Qui parle ici de Lisinka? (*Haut.*) Eh quoi! c'est toi, mon pauvre Féodor? Oh! comme il est changé! Tu as donc été bien malade?

FÉODOR.

Je le suis encore.

A F D O T I A, *à part.*

C'est comme ma Lisinka (*Haut.*) Et quelle est ta maladie?

FÉODOR.

Mortelle!

A F D O T I A, *à part.*

C'est ce que dit quelquefois tout bas ma chere Lisinka. (*Haut.*) Et pourquoi mortelle?

FÉODOR.

Personne ne peut la guérir! personne ne doit la con-

D R A M E.

19

noître. Que dis-je! (*Il se leve avec un peu plus de force, & dit à part*) Ah! l'occasion m'inspire. --- (*Haut.*) Ecoute, Afdotia; as-tu le tems?

A F D O T I A.

J'ai toujours le tems d'écouter, quand je puis être utile; & quand je ne l'ai pas, je le prends.

F É O D O R.

Eh bien, ma chere Afdotia, le seul instant de bonheur qui reste à Féodor, dépend de toi seule.

A F D O T I A.

Eh bien, si tu ne demandes pas l'impossible. ---

F É O D O R.

Rien que de facile. --- J'aime Lisinka; je viens de l'avouer à mon pere, dont la tendresse m'a arraché mon secret. Il courroît à Volvikoff pour sauver son fils; Volvikoff a dédaigné les larmes d'un pere à ses genoux. Après cela, tu vois bien qu'il faut que je meure. --- Mais ne peux-tu pas rendre mon dernier instant le plus beau de ma vie? N'est-il pas possible que Féodor dise au moins à Lisinka: Je t'aime, & je meurs pour t'avoir aimée.

A F D O T I A.

Ah! que me demandes-tu? Songe donc.

F É O D O R.

J'ai songé à tout. Le voisinage nous favorise. --- Que

B 2

20 FÉODOR ET LISINKA,
l'inflexible Volvikoff s'absente un moment, & que
l'humaine Afdotia. ---

A F D O T I A.

Ah ! je t'entends. --- Mais il peut revenir. --- Hélas !
mon enfant, si j'étois seule exposée ! mais ma Lisinka,
mais toi-même ! --- Réfléchis, bon Féodor, réfléchis,
& ne m'accuse pas d'inhumanité.

F É O D O R.

Eh bien, mourrons ! & que personne ne souffre à
cause de moi. --- Afdotia, tu vas retourner auprès de
ton aimable maîtresse ; ne lui dis pas que tu m'as vu ;
ne lui dis pas que c'est elle qui, sans le vouloir, me
conduit au tombeau. --- Lisinka est trop parfaite pour
n'être pas sensible. Mon triste sort lui coûteroit peut-
être une larme, & Féodor ne vaut pas une larme de
Lisinka.

A F D O T I A.

Tu meurtris mon cœur, pauvre Féodor. Ecoute, ne
t'éloigne pas : --- Volvikoff doit aller aux noces de sa
nièce Marfa. --- Si cela est possible, tu verras un ins-
tant celle que tu aimes.

F É O D O R.

Ah ! tu me rends la vie. --- Ne dédaigne pas ce gage
de ma reconnoissance. (*Il lui offre sa bourse.*)

A S D O T I A.

Puisque tu me demandes un service, ne m'humilie

pas, Féodor ; tu as vu que je n'avois pas besoin de ton or pour être sensible. Encore une fois ne t'éloignes pas, & s'il se peut, je tiendrai ma promesse. (*Elle rentre.*)

FÉODOR, seul, & comme en délire.

O bienfaisante Afdotia! quoi, par tes soins, par ton généreux secours, je verrai Lisinka, je la verrai, l'âme de ma vie! — Ah! je n'ai pas encore le courage de le croire.

S C E N E VII.

FÉODOR, DOUKANIN.

DOUKANIN.

RÉJOUIS-TOI, Féodor! rien n'est désespéré; le Gouverneur vient de me promettre solennellement qu'il n'épargneroit rien pour triompher de Volvikoff; il doit l'entretenir cette nuit même à ce sujet. J'accours t'en avertir, & je retourne près de lui pour recevoir ses ordres.

FÉODOR.

Ainsi donc tout se déclare en ma faveur. Ah! mon pere! (*Il l'embrasse.*)

DOUKANIN, à part.

Quel délire! (*Haut.*) Tu te sens moins foible, mon cher fils?

22 FEODOR ET LISINKA;

FÉODOR.

Aflez fort pour oublier toutes mes peines passées.
(à part.) Mais mon bonheur, comment le supporterais-je!

DOUKANIN.

Eh ! mon enfant ! tu sembles avoir repris un nouvel être ; qui donc a pu causer si subitement ton retour à la vie ?

FÉODOR, à part.

Diffimulons jusqu'à l'événement. (Haut.) Tu m'annonces que je puis espérer Lisinka, & tu me le demandes ?

DOUKANIN.

Ecoute, mon ami ; ne nous flattions pas trop : l'ef-
poir est quelquefois un barbare trompeur.

FÉODOR, à part.

Et c'est à cause de cela que je me tais. (Haut.) Mon
pere, tu m'aimes.

DOUKANIN.

En douterois-tu, cher enfant ? Mais, encore une
fois, quel prodige !

FÉODOR.

Ne m'interroge pas ; retourne chez le Gouverneur,
& contente-toi de favior que ton fils n'est plus si mal-
heureux. (Ils s'embrassent.)

D R A M E.

33

D O U K A N I N.

Tu rends le repos à ton pere.

(*Doukanin rentre chez le Gouverneur, & Féodor dans sa maison.*

Fin du premier Acte.



B 4

ACTE II.

Le théâtre représente l'intérieur de la maison de Volvikoff, & sa chambre à lui-même, dans laquelle on voit un sopha à la Russse, & un secrétaire auprès.

SCENE PREMIERE.

VOLVIKOFF, *un moment seul. Ensuite*
PÉTROUSKA.

VOLVICOFF, *appelant de son secrétaire, où il est occupé à écrire, assis sur un sopha.*

PÉTROUSKA, --- ce malheureux que j'ai vu il y a quelques instans, avec les plus méchans esclaves de la ville, sera rentré ivre, comme de coutume. (*Lisant sa lettre.*) « Je me flattais, mon cher Dimidoff, de t'emmener brasser à Saint-Pétersboug dans quelques semaines. -- » Un autre, plus heureux que moi, -- ce Doukanin! -- Si ma fille aimoit son fils pourtant. -- Ah! laissons cela, je n'ose pas y penser. Cachetons ma lettre, & qu'elle parte sur le-champ. --- Pétrouska! --- il dort. J'ai bien mauvaise idée de ce misérable-là; je ne l'ai que depuis trois mois, depuis la dernière guerre; mais je l'ai jugé.

D R A M E.

25

— C'est un animal féroce. — Oh ! Pétrouska ! (Sa lettre est achevée, quand Pétrouska paroît.)

PÉTROUSKA, comme endormi, parlant de la coulisse.

Tout-à-l'heure.

V O L V I K O F F.

Comment, insensé ! tout-à-l'heure ! le maître est-il fait pour attendre l'esclave ?

PÉTROUSKA, chancelant, & se frottant les yeux.

Que veux-tu, maître ? voilà l'esclave.

V O L V I K O F F.

Vois, vois dans quel état tu es.

PÉTROUSKA, à part.

Laissons-le croire que je dormois. (Haut.) Dans l'état d'un homme qu'on réveille, avant qu'il ait assez dormi.

V O L V I K O F F.

Dans l'état d'un homme ! — dans l'état — d'une brute ivre, qui se ressent de ses excès.

P É T R O U S K A.

Comme tu voudras. N'es-tu pas le maître ?

V O L V I K O F F.

Maître, trop bon pour un si méchant esclave.

P É T R O U S K A.

Trop bon, dis-tu ? — Ah ! je suis peut-être méchant ; — mais tu n'es pas bon.

26 FÉODOR ET LISINKA,

VOLVIKOFF.

Je le suis plus que tu ne mérites ; --- car je te pardonne.

PÉTROUSKA.

Ah ! c'est que tu commences à le devenir. --- Il étoit :
tems.

VOLVIKOFF, *à part.*

Quelles réponses ! quel caractère ! (Haut.) Où as-tu été t'enivrer aujourd'hui ? encore chez Stépan ?

PÉTROUSKA.

C'est un voisin.

VOLVIKOFF.

Mais c'est un scélérat. Tu ne vois là que des gens qui lui ressemblent ; il périra malheureusement, & toi avec lui : prends-y garde.

PÉTROUSKA.

Je n'ai jamais pris garde à la méchanceté de Stépan ; je ne songe qu'à la bonté de ses liqueurs, qui me font quelquefois oublier l'esclavage.

VOLVIKOFF.

Pétrouska, je passe pour l'homme le plus dur & le plus violent de la ville. Je t'écoute pourtant souvent sans te punir. Imité-moi ; corrige-toi : l'esclave peut bien faire ce que fait le maître.

PÉTROUSKA, *à part.*

Toujours le maître & l'esclave ! qu'ils sont odieux, ces noms-là.

V O L V I K O F F.

Mais l'heure s'avance ; je vais aux noces de Marfa, ma niece, qui épouse Michaël Yvanitch. ---- Pourvu qu'il n'y arrive rien de fâcheux : car cette Marfa. — Ce n'est pas ma fille, au reste.

P É T R O U S K A.

Non, ce n'est pas ta fille : je ne sais si elle est aussi sage ; mais je sais qu'elle n'est pas aussi belle.

V O L V I K O F F.

Ma Lisinka passe pour la plus sage & la plus belle fille de Novgorod : pour la plus belle, cela est fort égal ; mais pour la plus sage, si elle ne l'étoit pas. — (à part.) Je n'aurois bientôt plus de fille. --- (Haut.) Pétrouska, croit-on qu'elle ait des amans ?

P É T R O U S K A.

Tous ceux qui l'ont vue.

V O L V I K O F F.

Occupé de mon commerce, je ne puis veiller sur elle comme je le voudrois.

P É T R O U S K A.

Sa vertu veille, elle est bien gardée.

V O L V I K O F F.

J'ai pourtant entendu parler d'un Féodor.

P É T R O U S K A.

Fils de Doukanin ? Il ne t'inquiétera pas longtems ; il n'a pas deux jours à vivre.

38 FÉODOR ET LISINKA.

VOLVIKOFF, *à part.*

Son pere m'a donc dit vrai. (*Haut.*) Je vais aux noces; je reviendrai tard. -- Lisinka sera la maîtresse en mon absence: toi, porte cette lettre à la poste, & crois-moi, ne vas pas chez Stépan. (*Il sort.*)

S C E N E I I.

PÉTROUSKA; *ensuite* LISINKA, AFDOTIA.

PÉTROUSKA.

NE vas pas chez Stépan. Oh! pour cette fois, maître, l'esclave n'obéira pas. J'ai trop affaire chez Stépan. Tout est convenu avec les six Chefs des six quartiers. --- Quel projet que le nôtre! il est terrible, mais décisif; & le succès en est d'autant plus sûr, que la foudre partira avant l'éclair. (*Ici, entre Lisinka, sans être vue par Pétroska.*) La liberté, ou la mort: voilà ce que cette nuit nous promet.

LISINKA, *effrayée.*

Mon pere est parti, Pétroska.

PÉTROUSKA.

Pour aller aux noces de Marfa.

LISINKA.

Je le savois. --- J'accourrois pour l'embrasser. --- Qu'a-t-il dit, en partant?

P É T R O U S K A.

Que Lisinka feroit la maîtresse ici pendant son absence. Qu'ordonne Lisinka, au plus soumis de ses esclaves. (*Il la regarde avec feu.*)

LISINKA, qui s'en apperçoit, dit avec dignité:
De s'éloigner, infensé.

P É T R O U S K A.

(*A part.*) Comme elle est belle, cette Lisinka, qui m'appelle infensé ! (*Haut.*) Je fors. (*Il sort en regardant Lisinka & Afdotia avec un air hypocrite.*)

L I S I N K A.

Cet homme me paroît bien dangereux, Afdotia.

A F D O T I A.

En quoi, chere enfant ?

L I S I N K A.

Tu ne l'as pas remarqué ? — Tu n'as pas observé les regards qu'il ose attacher sur moi? son œil m'épouvanter.

A F D O T I A.

Quand on est belle & sage comme ma Lisinka, on doit plaire à tout le monde.

L I S I N K A.

Laissons cela. — Nous sommes seules, ma bonne.

30 FÉODOR ET LISINKA,

A F D O T I A.

Oui, bien seules.

L I S I N K A.

Tant mieux! --- Oh! ma bonne, toi, dont les leçons
m'ont donné des armes contre le vice, indique-moi, je
te prie, un remede contre la douleur?

A F D O T I A.

Contre la douleur! Tu souffres?

L I S I N K A.

Ah! cruellement; & je crois que je ne souffre pas
seule. Je crois qu'il y a un être que le Ciel a fait pour
moi: souvent il m'a vue, jamais il ne m'a parlé; mais
je sens qu'il meurt loin de moi, & je me sens mourir
loin de lui.

A F D O T I A.

Quoi! tu te sens mourir comme ce pauvre Féodor?

L I S I N K A.

Féodor? qui t'a dit? ---

A F D O T I A.

Lui-même. --- Je viens de le rencontrer mourant; il
m'a parlé. --- Son état m'a touchée; je lui ai promis. ---
Ne te fache pas; il ne veut que te dire qu'il t'aime,
& qu'il meurt pour t'avoir aimée: veux-tu l'entendre?

L I S I N K A.

Ciel! que me proposes-tu! --- Mon pere.

D R A M E.

37

A F D O T I A.

Est absent pour tout le jour. --- Nous sommes
seules, Féodor est là; --- si tu refuses, il peut mourir.

L I S I N K A.

Ah! qu'il vive! (*Afdotia sort.*) & si c'est un crime
d'avoir osé l'entendre, & sur-tout d'avoir osé l'aimer,
ce vertueux Féodor, qu'il vive, & que je meure à sa
place.

S C E N E III.

LISINKA, AFDOTIA, *conduisant* FÉODOR.

A F D O T I A.

L E voilà, ma fille, le voilà, le seul dans Novogorod
qui soit digne de toi; dis lui un mot de consolation.

LISINKA, *avec attendrissement, les yeux baissés.*

Que viens-tu faire ici, Féodor?

FÉODOR, *timidement.*

Achever de mourir, si Lisinka me refuse un regard.

A F D O T I A.

Et si elle te l'accorde?

FÉODOR.

Ah! recommencer à vivre!

LISINKA, *le regardant.*

Eh bien! ne meurs pas, Féodor! Lisinka ne veut pas être la cause de ta mort. --- Les momens nous sont chers; profitons-en: tes yeux ont averti mon cœur des sentimens du tien. Mais tu n'ignores pas la haine de mon pere pour ta famille. --- Qu'as-tu, Féodor? tu pâlis.

FÉODOR.

Le bonheur inespéré de voir tout ce que j'aime; --- tant de plaisir, après tant de douleur. ---

VOLVIKOFF, *en dehors.*

Pétrouska!

LISINKA.

Ciel! mon pere! Je suis perdue.

FÉODOR, *avec feu.*

M'aimes-tu?

LISINKA, *avec le plus grand abandon.*

Oui, Féodor, oui je t'aime; je n'aurai pas le tems de te le répéter; --- je suis perdue.

VOLVIKOFF, *plus fort.*

Pétrouska!

A F D O T I A.

Amans insensés, qui ne voyez que le mal, songez au remède. Viens ici, & cache-toi sous ces carreaux. (*Elle le cache sous les carreaux du sofa, & ensuite va ouvrir.*)

SCENE.

S C E N E I V.

LES PRÉCÉDENS. VOLVIKOFF *en colere*,
FÉODOR, *caché*.

V O L V I K O F F.

P O U R Q U O I me faire languir si longtems à cette
porte ? Où est Pétrouska ?

A F D O T I A.

J e le crois sorti. Je t'ai entendu de chez Lisinka, &
nous accourrons ensemble pour t'ouvrir.

V O L V I K O F F.

A h ! je me rappelle. Je l'ai envoyé à la poste. Le
trouble où je suis me l'avoit fait oublier.

A F D O T I A.

E t d'où vient le trouble où te voilà ?

V O L V I K O F F *la saisissant par le bras*.

Malheureuse ! si tu n'as pas veillé avec plus de soin
sur ma fille, que ne l'a fait sur Marfa son indigne gou-
vernante , tremblez toutes deux.

A F D O T I A.

T u me fais frémir. Ta fille avoit-elle donc besoin
de moi pour être sage ?

V O L V I K O F F.

J e ne veux même pas que sa vertu ait été compro-

34 FÉODOR ET LISINKA,
mise par l'entretien d'un seul instant avec l'homme qui
ne doit pas être son époux.

L I S I N K A.

Mon père !

V O L V I K O F F.

Je viens d'apprendre que Féodor t'aime. L'ignore-
tu ?

A F D O T I A.

Qui peut avoir osé !

V O L V I K O F F.

Tout Novgorod qui s'en est apperçu, Doukanin
qui vient de me l'avouer. (*Il va se mettre sur le sopha*
pour ouvrir le secrétaire qui est à côté, & y prendre de
l'argent.) Peres infortunés ! vous n'avez d'autre bien
que la sagesse de vos enfans, parce que la sagesse est le
seul garant du bonheur que vous leur defirez, & vous
êtes toujours les derniers à vous appercevoir des rava-
ges de la séduction, & c'est toujours vous qu'on en
aceuse !

L I S I N K A, dans la plus terrible situation aux pieds
de son père, & cherchant à l'arracher de dessus le
sopha qui cache Féodor.

Mon père, sois sûr.

V O L V I K O F F.

Écoute ; je dis que toute la ville s'est apperçue de
l'amour de Féodor ; que son père vient de me l'avouer.
--- Je ne dis pas que tu le partages.

A F D O T I A , à part.

Terrible situation. (Haut.) Quoi , Marfa!

V O L V I K O F F .

L'aventure de Marfa est affreuse! elle ne devoit pas se hasarder à devenir épouse , puisqu'au fond de son cœur elle devoit sentir qu'elle n'en étoit plus digne. Marfa n'est que ma nièce , & le pere de son époux est avare ; je la tirerai de-là à force d'or. --- Si c'étoit ma fille ! (Il se leve en lançant un regard terrible à Afdotia & à Lisinka .) Vous devez m'entendre ?

L I S I N K A .

Ah ! je respire !

V O L V I K O F F , d'un ton sombre.

Souviens-toi , Lisinka , que Féodor ne sera jamais ton époux. --- Je vais essayer de réparer le mal. — Cela sera peut-être long & difficile. Je ne reviendrai que demain. (Il sort .)

S C E N E V.

L I S I N K A , A F D O T I A , F É O D O R , sous
le sopha , & ensuite P É T R O U S K A .

L I S I N K A .

I L est parti. Je ne sais si je suis encore vivante. Afdotia , fais sortir Féodor , & que sa fuite échappe à tous les yeux.

36 FÉODOR ET LISINKA;

A F D O T I A, allant au sopha & parlant.
Féodor ! Il est parti.

L I S I N K A.

Qu'il sorte sans me voir ; je ne veux, je ne dois plus
l'entendre.

A F D O T I A.

Féodor. --- Il ne répond point. --- Tu peux sortir ;
Volvikoff est parti. --- Il se tait. . . . --- Viens donc, Li-
sinka. --- Je tremble, il est sans sentiment : se pour-
roit-il ? Ah ! viens, parle-lui, peut-être ta voix si tou-
chante. . . (Elle lui prend la main) Ah ! Dieux ! Ah !
grands Dieux ! il est mort.

L I S I N K A.

Féodor est mort !

P E T R O U S K A, survenant.

Comment ! comment, Féodor est mort !

A F D O T I A.

Ah ! Pétrouska, c'est le ciel qui t'envoie. --- Féodor.

L I S I N K A, voulant l'arrêter.

Que vas-tu dire ?

A S D O T I A.

La vérité qu'il n'est plus temps de taire. (à Pétrouska.)
Ecoute. Féodor mourant d'amour pour Lisinka, a
voulu lui apporter son dernier soupir. Touchée de
compassion, je l'ai amené expirant aux pieds de son

amante ; Volvikoff est survenu , j'ai caché l'infortuné sous ces carreaux ; Volvikoff s'y est assis , & Féodor n'est plus. Pétrouska ! bon Pétrouska , viens à notre secours , fais disparaître la malheureuse victime ; sauve Lisinka des fureurs de son pere.

P É T R O U S K A.

Pétrouska , bon Pétrouska ! comme nous devenons bons quand on a besoin de nous ! (*Haut.*) Je ne demande pas mieux que de servir Lisinka ; mais quelle sera ma récompense ?

A F D O T I A.

Qu'exige-tu ? De l'argent , de l'or ?

P É T R O U S K A.

Non , ce n'est pas assez ; il s'agit de sauver l'honneur de Lisinka , plus encore que sa vie. Crois-tu que cela puisse se payer avec de l'or ?

L I S I N K A.

N'achves pas , misérable ! ---- Oh ! dans quel abîme un instant m'a précipitée ! Fuis , méchant esclave ! Je n'ai pas besoin de tes odieux services. (*Elle va se jettter près du sopha.*) C'est là mon dernier azile. — C'est là que j'attends mon pere & la mort ; & si j'en crois ma douleur , la mort sera venue avant mon pere.

P É T R O U S K A , à part , la regardant avec expression.

Elle est si belle que je ne puis aimer à la voir

38 FÉODOR ET LISINKA,
souffrir, mais cet événement est trop favorable à
nos projets, pour n'en pas profiter.

A F D O T I A, *l'observant.*

Lisinka ! je crois qu'il s'attendrit.

L I S I N K A, *la repoussant.*

Laïsse-moi. — Que je n'entende plus ni toi, ni lui,

A F D O T I A.

Tu me repousses !

L I S I N K A.

Oui, c'est toi qui l'as conduit au tombeau ; laisse
moi. (*Elle se leve.*) Je cours à mon pere, je lui
dirai tout. --- Je veux mourir.

A F D O T I A.

Et faire périr ton Afdotia, qui te servit de mere.
Que dis-je ! Ah ! j'ai fait plus qu'une mere, & ma
fille veut m'en punir !

L I S I N K A, *avec la plus grande énergie.*

Femme imprudente ! une mere eût éloigné de
moi le danger. --- Je serois innocente, & Féodor
vivroit.

A F D O T I A, *au désespoir & sanglotant.*
Il se mourroit, tu l'as vu toi-même.

L I S I N K A.

Je l'aimois. Il auroit vécu.

A F D O T I A, *anéantie.*

C'est fait de moi ! je suis perdue, ô malheureuse, malheureuse complaisance !

L I S I N K A, *après un silence expressif.*

Rassure-toi, ma bonne. La douleur égare mon esprit. --- Mais que ce monstre s'éloigne. Essayons de nous suffir à nous-même. Que dis-je, Afdotia ! qu'avons nous besoin de la vie ? L'aimeras-tu ? Pourras-tu la souffrir, quand tu verras la mienne s'éteindre dououreusement à toute heure ? Armons nous de courage. Le fleuve n'est pas loin, emparons nous des restes inanimés de Féodor, & que le Volga nous engloutisse tous trois.

P É T R O U S K A, *d'un ton farouche.*

Tu aimes mieux la mort que mes services ; Eh ! bien ! meurs, Lisinka, mais meurs sans ta vertu ; ton pere saura tout & plus encore.

L I S I N K A, & **A F D O T I A**, *avec un cri amère.*

Barbare !

P É T R O U S K A

Comme nos maîtres.

L I S I N K A.

Je n'avois de bien que la vertu, & il faudra mourir déshonorée. Ah ! Dieux !

P É T R O U S K A.

Je n'avois de bien que la liberté, & il faudra que

40 FÉODOR ET LISINKA

je meure esclave; c'est la même chose: mais l'heure s'avance, & c'est à Lisinka plus qu'à moi de sentir le prix du tems. Je puis la sauver de son pere, je puis garder son secret & respecter sa vertu; mais il faut que l'orgueil souffre.

L I S I N K A.

Que va-t-il proposer?

P É T R O U S K A.

Je te propose de te soumettre à mes volontés, &c de voir en moi ton maître. A ce prix, je te sauve.

A F D O T I A.

Lisinka, ton esclave! & tu oses!

P É T R O U S K A.

J'ose tout; je suis le plus fort.

A F D O T I A, *l'arrêtant.*

Ma Lisinka! ta position est affreuse, je le sens, mais je suis perdue s'il faut que ton pere soit instruit. Il m'immolera dans sa fureur. --- Tu sais bien qu'il vient de le dire. Veux-tu que je meure?

L I S I N K A, *après un silence expressif.*

Dis à ce monstre que je me soumets à mon sort.
(*Elle lui donne son écharpe.*)

A F D O T I A, à Pétroska, *lui donnant l'écharpe.*

Pétroska, ta maîtresse consent.

D R A M E.

43

P É T R O U S K A.

Son écharpe ! la voila donc mon esclave !

L I S I N K A , le fixant avec toute la fierté & la dignité possible.

Oui. (à part.) Je ne la ferai pas longtemps. (Haut.) Pour prix de ma liberté , songe à ce que tu as promis , éloigne promptement de la maison , l'infortuné qui n'est plus ; sauves des reproches à l'innocente Afdotia , de nouveaux affronts à Lisinka , & des chagrins affreux à son pere. (Elle sort avec Afdotia.)

S C E N E VI.

P É T R O U S K A seul , tenant l'écharpe.

T u triomphes Octar , cette aventure est du plus heureux présage ; elle annonce que le règne des tirans est fini. Féodor & Lisinka sont les uniques enfans des deux plus riches habitans de cette ville. Féodor n'est plus ; la fille de Volvikoff est en mon pouvoir , curons porter à nos compagnons cette intéressante nouvelle , il n'en faut pas d'avantage pour faire de ces viles machines d'intrépides conjurés. --- Sur-tout acquitons d'abord ma promesse , qui la trahit doit s'attendre que le sort le trahira ; ô Lisinka , tu ne scais pas le sort qui t'attend. --- Tu ne scais pas combien je dois respecter ta vertu ! le premier de tes charmes est le garant de mon bonheur. Si je réussis , rejouis-

42 FÉODOR ET LISINKA;

toi, Lisinka, tu feras mon épouse. Si le sort m'est contraire, il faudra périr ; la mort vaut mieux que l'esclavage. Mais avant tout voyons si je suis bien seul.

(Il sort, & la toile tombe.)

Fin du second acte.



A C T E I I I.

Le théâtre représente à gauche de l'acteur, une aile du palais du Gouverneur, au haut de laquelle est une tour très élevée, où se trouve une cloche, un fanal & une sentinelle. Sur le même côté quelques maisons russes, & à l'horison, une partie du Volga, à droite une espece de tonnelle avec une table & des bancs grossièrement faits. Cette tonnelle est sur le devant de la scène. Un peu plus loin, du même côté, la maison de Stépan, vue obliquement.

S C E N E P R E M I E R E.

PETROUSKA, STEPAN *sortant de la maison.*

J'ALLOIS le précipiter dans le fleuve; je me suis apperçu que Féodor vivoit: il n'etoit qu'évanoui. Je l'ai apporté chez toi; il nous répondra de son pere.

S T É P A N.

Oui, c'est un otage. Qu'en ferons-nous? où le cacherons-nous cette nuit?

P É T R O U S K A.

L'endroit où tu mets tes liqueurs, pauvre tête.

S T É P A N.

Ah ! tu as raison ; je n'y pensois pas : mais contentiroit-il ?

P É T R O U S K A.

Autre inéptie ! Ne faut-il pas toujours que le plus foible consent ? Le voici qui se traîne vers nous : laisse-moi faire.

S C E N E II.

LES PRECEDENS, FEODOR *sortant de la cabane dans l'état d'un homme qui revient d'un long évanouissement.*

FÉODOR, *d'une voix foible & entrecoupée.*

Où suis-je ? Où es-tu, Lisinka ?

S T É P A N.

Il n'est pas encore bien réveillé.

P É T R O U S K A.

Je le crois ; le sommeil a été pénible.

FÉODOR, *se croyant seul.*

Non je ne m'abuse point. -- J'ai vu Lisinka : j'entendois sa voix enchanteresse ; sa main a daigné présenter la mienne ; tout cela n'est point un songe. --- Voilà que j'ai retrouvé la vie ; mais qu'en ferai-je, hélas ! si je ne retrouve pas Lisinka ?

P É T R O U S K A.

Féodor ?

F É O D O R.

Qui m'appelle ?

P É T R O U S K A.

Un serviteur de Lisinka, qui vient te dire de sa part, que Volvikoff te poursuit & veut ta mort.

F É O D O R.

Pour avoir aimé sa fille ?

P É T R O U S K A.

Et pour être venu chez lui, en son absence. Il est peut-être sur tes pas. Lisinka t'ordonne de te cacher jusqu'à demain.

F É O D O R.

Lisinka m'ordonne. --- Ah ! j'obéis, mais où me cacher ?

S T É P A N.

Chez moi, chsz Stépan que tu connois : laisse passer cette nuit orageuse.

F É O D O R.

Mon pere ! --- Ah ! dans quelle inquiétude mon absence.

P É T R O U S K A.

L'inquiétude de ton pere est moins dangereuse que

la colere de Volvikoff. --- J'entends du bruit : c'est lui, peut être. Suis-moi, si tu veux te conserver à Lisinka.

FÉODOR.

Où me conduis-tu ?

PÉTROUSKA.

Dans un azile sûr.

FÉODOR.

Pourquoi ne pas me rendre à mon père ?

PÉTROUSKA.

Sois tranquille ; demain tu le reverras. (*il entraîne Féodor dans la cabanne.*)

S C E N E III.

STÉPAN, YÉGOR, IVAN, VASILI &c, quelques autres esclaves russes, ensuite PÉTROUSKA.

STÉPAN, un moment seul, arrangeant la table.

Il est étonnant, ce Pétrouka ; il tire parti de tout, il a des ressources pour tout. --- Oh bonne tête que celle-là ! Cette nuit nous en donnera une preuve éclatante. --- Il étoit d'abord question dans notre petit conseil, d'embrâser toute la ville, pour avoir plutôt fait. Le prudent Pétrouska s'est mis à rire de pitié, en disant. Pour perdre toutes les richesses qu'elle ren-

ferme & en rebâtir une autre avec rien, le fer, mes amis, le fer. Il a raison : je crois que cela vaut mieux. Ah ! quelle nuit ! quelle nuit ! elle donnera une belle leçon aux tyrans, j'espére. --- Ah ! ça, les six commandans des six quartiers viennent-ils ? vous voilà, freres ! soyez les bien venus : je parlois de vous en vous attendant. --- Arrive, Pétrouska ; voici nos bon amis, braves gens ! hommes de parole !

P É T R O U S K A.

J'étoit bien sûr de vous. Je viens de renfermer Féodor ; il est esclave & content. Il est bien heureux n'est-ce pas ? Cette nuit va décider notre sort : sur combien d'amis pouvons nous compter ?

S T É P A N.

Quinze cents hommes prêts à t'obéir.

P É T R O U S K A.

Quinze cents homme bien animés, bien conduits ! Le monde entier n'y résisteroit pas. N'oubliez pas le mot de ralliement : *Sois libre, Novgorod, plus de maîtres, plus d'esclaves.* L'avez vous dit à nos frères ?

T O U S.

Oui.

P É T R O U S K A.

Et l'heure bien juste ?

I V A N.

Cette nuit même, quatre heures avant le lever du soleil.

PÉTROUSKA.

Il ne nous reverra pas dans l'esclavage.

STÉPAN.

Ne regretteras tu pas un peu le tien ?

PÉTROUSKA.

Moi.

STÉPAN.

Toi. Si mon maître est dur & violent m'as-tu dit mille fois, sa fille la belle & sage Lisinka est si humaine si douce, que je ne me crois plus esclave auprès d'elle. N'est-ce pas ce que tu me disois encore ce matin ?

PÉTROUSKA.

(*A part.*) Voici l'instant d'user de mes droits sur elle, qu'elle vienne, c'est un otage précieux qui peut redoubler leur courage & leur confiance en moi.
 (*Haut.*) Et si je te disois que cette Lisinka dont je me trouvai longtems heureux d'être l'esclave, est aujourd'hui trop heureuse d'être la mienne.

STÉPAN.

Allons donc.

PÉTROUSKA.

Et si je l'amene ici même, & qu'elle confirme ce que je viens de dire, le croiras-tu ?

STÉPAN.

Il le faudroit bien.

PÉTROUSKA

P E T R O U S K A.

Bon, il n'y a pas loin d'ici chez Volvicoff, je vous rejoins à l'instant.

S T E P A N.

Avec elle?

P E T R O U S K A.

Avec elle. Que le plus profond respect l'environne, elle doit être mon épouse.

S T E P A N.

Comment?

P E T R O U S K A.

Vous saurez tout à mon retour. Vous allez connaître le chef que vous avez choisi, & qui veut briser vos fers ou mourir avec vous. (*Il sort.*)

S C E N E IV.

L E S E S C L A V E S, S T E P A N.
Ensuite VOLVIKOFF.

S A V E Z vous, mes amis, que c'est un homme singulier que ce Pétrousko? vraiment il a quelque chose d'imposant. Allons, rentrons, chantons, & buvons. on ne se méfie point des gens qui boivent & qui chantent. (*Ils rentrent dans la cabane.*)

V O L V I K O F F, arrive.

Que me veut le Gouverneur, qui m'a fait cher-

D

cher jusqu'au milieu du tumulte de ces malheureuses noces ! Tout est arrangé pourtant, graces à mes soins & à mon argent. (*Il entend de l'intérieur de la cabane, le haut grossier des esclaves, & dit.*) Qu'entens-je ? Ah ! ce sont ces misérables esclaves qui viennent ici calomnier leurs maîtres, en s'enivrant à leurs dépens; voyons si Pétrouska n'est point avec eux. Stepan !

STÉPAN, qui paroît sur l'appui de la balustrade.

Qui m'appelle ?

VOLVIKOFF.

Moi.

STÉPAN.

Qui toi ?

VOLVIKOFF.

Volvikoff. Pétrouska est-il là ?

STÉPAN.

Non.

VOLVIKOFF

S'il vient tu lui diras d'aller m'attendre au gouvernement.

STÉPAN.

C'est bon.

VOLVIKOFF.

Mais j'apperçois bien de la lumiere chez toi.

STÉPAN,

Il faut bien voir clair à ce qu'on fait;

D R A M E.

51

V O L V I K O F F.

Souviens toi des nouveaux ordres donnés aujour-
d'hui par le Gouverneur, & prends garde au feu.

S T É P A N.

Je suivrai ton conseil parce qu'il est bon. Mais,
ne ferois tu pas aussi bien, Volvicoff, d'aller voir si
le feu ne prend pas chez-toi? (*Il rit.*) Bon soir, Vol-
vikoff.

V O L V I K O F F, *seul, dans la plus grande obscurité.*

L'impudence de ces misérables est montée à un
tel point, que je les vois capables de tout. Puisque
le Gouverneur veut me parler, je me servirai de
l'occasion pour lui parler moi même du besoin pré-
fendant de réprimer ce désordre. --- Allons... Comme
la nuit est noir! (*Il marche vers le palais du Gou-
verneur*)

S C E N E V.

PÉTROUSKA, LISINKA, *en habit d'es-
clave & voilée. Ensuite VOLVIKOFF, qui
revient sur ses pas.*

L I S I N K A.

E N l'absence de mon pere & de ma compagne. ---
Barbare où me conduits-tu au milieu des plus
épaisses ténèbres! . . .

D 2

52 FEODOR ET LISINKA,
PÉTROUSKA.

Ce voile que tu as fagément pris, te mets en sûreté.
Suis-moi & ne crains rien.

VOLVIKOFF, revenant au bruit.
Qu'entens-je? Qui est là?

LISINKA, avec effroi.
Ciel! mon pere, je crois.

PÉTROUSKA, bas à *Lisinka*.
Lui-même; veux tu que je te nomme?

LISINKA, tout bas.
Malheurcuse!

VOLVIKOFF, plus haut.
Encore une fois, qui est là?

PÉTROUSKA, contrefaisant l'ivre.
(*A part.*) Déguisons notre voix. (*Haut.*) Qui
est là? Qui est là? C'est un homme & une femme
qui retourne chez eux. --- Qui que tu sois, as-tu le
droit de les en empêcher?

VOLVIKOFF.
Cette femme te suit-elle de gré ou de force?

PÉTROUSKA.
De gré ou de force? une femme qui suit un homme?
belle demande: au reste la voilà qu'elle le dise elle
même.

V O L V I K O F F.

Oui il faut qu'elle le dise elle-même, sans quoi moi.-- Volvikoff Inspecteur-Général, je te traîne avec elle aux pieds du Gouverneur, pour te punir & l'arracher de tes mains. Tout doit savoir dans Novogorod que ma nouvelle charge m'en donne le droit.

P É T R O U S K A. *bas à Lisinka.*

Il faut parler. --- Toi où moi.

L I S I N K A.

Affreuse extrémité !

V O L V I K O F F.

Eh ! bien !

P É T R O U S K A.

Eh ! bien ! Volvikoff c'est ta f. ---

L I S I N K A.

Arrête.

P É T R O U S K A.

C'est ta faute si la pauvre femme est muette, ta voix d'Inspecteur-Général la glace d'une frayeur mortelle, & pour peu que tu lui parles plus doucement, elle dira la vérité.

V O L V I K O F F.

Soit bonne femme, est-ce de ton aveu que tu suis cet homme tout ivre qu'il est ? (*Brusquement.*) Parle à t'elle.

LISINKA, *d'une voix étouffée.*

J'ai fait un serment. --- Tout me force à le respecter.

VOLVIKOFF.

Ah ! vous êtes mariés ! allez bonnes gens & vivez en paix s'il est possible. (*Il va du côté du Gouvernement*)LISINKA *à part.*

Eh ! qui m'arrête ! malheureuse que je suis, qui m'empêche de tomber aux genoux de mon pere !

PÉTROUSKA, *bas.*

Rien. --- Mais si tu le fais, tu es perdue, & lui aussi,

LISINKA, *à part.*
Et lui aussi, grands Dieux ! obéissons.

PÉTROUSKA.

Suis moi ou tremble.

SCENE VI.

VOLVIKOFF, *un moment seul. Ensuite*
DOUKANIN.

VOLVIKOFF.

PAUVRES femmes ! --- C'est encore une atrocité que la tirannie exercée par ces misérables esclaves sur leurs malheureuses compagnes. Elle le suit à regret,

je le vois bien, mais c'est son mari, il n'y a rien à dire, il faut que l'infortunée obéisse.

D O U K A N I N , *au desespoir.*

Mon fils, mon cher Féodor, où es-tu? Qui me rendra mon fils que je cherche en tous lieux & que je ne puis retrouver?

V O L V I K O F F .

C'est Doukanin, je crois.

D O U K A N I N .

Oui. (Qui que tu sois.) Oui c'est Doukanin le plus malheureux des peres. Doukanin a perdu son fils.

V O L V I K O F F .

Ton fils est mort!

D O U K A N I N .

Oui, Volvikoff l'a tué.

V O L V I K O F F .

Non Doukanin, je n'ai point tué ton fils. Je suis Volvikoff.

D O U K A N I N .

Tu-es Volvikoff. Mon trouble, la nuit, m'ont empêché de te reconnoître. Sois tranquille, mon fils ne t'inquiétera plus.

V O L V I K O F F .

Pourquoi dis-tu que j'ai tué Féodor?

D 4

DOUKANIN.

C'est qu'il n'est plus sans doute & qu'il vivroit si tu l'avois voulu. Je t'ai demandé à genoux la main de ta fille, la vie de mon fils, tu m'as repoussé inhumainement, & tu ne veux pas que je dise que tu-as tué mon fils ! ô malheureux enfant ! que n'ai-je été le père de Lisinka au lieu d'être le tien ! Volvikoff auroit vu ce que c'est qu'un pere, & tu vivrais encore.

VOLVIKOFF.

La douleur t'égare, Doukanin ; si tous les peres qui refusent leurs filles à de jeunes amants que ce refus conduit à la mort en étoient les assassins, connois tu beaucoup de peres qui fussent exempts de cette espece de crime ?

DOUKANIN, *au déespoir.*

Ah ! tu n'as pas perdu ta fille ; mais après m'avoir privé de mon fils, tu ne peux pas me le rendre ; je t'épargnerai des reproches qui ne me le rendroient pas davantage. --- Je te pardonne & voici mon dernier vœu. Si ta Lisinka doit un jour avoir un époux ; puisse t'elle rencontrer un autre Féodor ! adieu,

VOLVIKOFF.

Où vas-tu ?

DOUKANIN.

Mourir. --- Accorde-moi un moment un seul moment d'amitié, & tu me feras mourir moins malheur-

reux. Je le paye assez cher ce moment d'amitié que je te demande.

V O L V I K O F F , à part.

Sa douleur est déchirante, elle me pénètre. (*Haut.*) Je te plains sincèrement. Mais pourquoi avancer le terme de tes jours ? Es-tu bien certain que ton fils n'est plus ?

D O U K A N I N .

Ah ! que ne puis-je en douter après lui avoir fait part de tes refus, je l'ai quitté un instant & depuis je le cherche envain. Où seroit-il allé, ce pauvre Féodor, qui pouvoit à peine se soutenir ? Son désespoir lui aura donné la force de se trainer jusqu'au fleuve, malheureusement trop voisin de ma maison ; & loin de mes yeux paternels, il en aura fait son tombeau. Adieu, ce sera aussi le mien.

V O L V I K O F F .

Arrête si tu n'as pas d'autre certitude, tu peux encore espérer. Je vais chez le Gouverneur, j'obtiendrai de lui des ordres & des gens pour chercher ton fils. Tu m'as accusé de sa mort, juge combien il me seroit doux de te le rendre (*Avec un sentiment profond.*) Donne moi la main. Ta douleur m'a touché, je ne t'en dis pas davantage. (*Il entre chez le Gouverneur.*)

SCENE VII.

DOUKANIN. *Ensuite AFDOTIA.*DOUKANIN, *seul.*

MA douleur l'a donc touché ! ah ! je n'en suis point surpris. Volvikoff est plus fougueux que méchant. Eh ! n'est-il pas pere ? peut-il ne pas se mettre à la place d'un pere ? heureux Volvikoff, ta fille répose chez toi. --- Dans les bras d'un vertueux & paisible sommeil. --- Et moi, grands Dieux !

AFDOTIA.

Malheureuse, pour un instant que j'ai été à ces noces je ne la retrouve plus.

DOUKANIN.

Qu'entends-je !

AFDOTIA.

Ce miserable en mon absence. --- Ma Lisinka qu'est-elle devenue ? Courrons chez le Gouverneur. Fallût-il mourir ! je dirois tout.

DOUKANIN.

Afdotia !

AFDOTIA.

Qui m'appelle ?

DOUKANIN.

Le plus à plaindre des peres.

A F D O T I A.

C'est toi, bon Doukanin. --- Ah ! je tombe à tes genoux ; pardonne moi ! pardonne moi !

D O U K A N I N.

Que veux-tu que je te pardonne, innocente Afdotia,
leve-toi, tu n'as pas tué mon fils.

A F D O T I A.

Non, mais je n'en suis pas moins la cause de sa mort.

D O U K A N I N, *avec un cri.*

Il est mort !

A F D O T I A.

Tu ne le savois pas ? Maudite imprudence !

D O U K A N I N.

Il me restoit la consolation d'en douter, je ne l'ai plus tu, viens de m'en priver, je suis muet de douleur.

A F D O T I A.

Vas, tu n'est peut-être pas le seul pere infortuné, Je suis sortie un instant ce soir. Je rentre, je cherche, j'appelle Lisinka. J'appelle, je cherche envain quand tu m'as rencontrée ici, j'allois je courrois révéler au Gouverneur un affreux mystere. Le tems presse, adieu Doukanin. --- Une circonstance inouie. Un esclave infâme. --- Un serment arraché, une innocente victime, ma Lisinka, son pere. --- Ah courons, courons, je tremble que le misérable. --- Viens, Doukanin,

viens avec moi, tu fauras tout & peut-être tu me pardonneras ton malheur. (Ils prennent le chemin du Gouvernement.)

SCENE VIII.

LISINKA, sortant de la cabanne un flambeau à la main & dans le plus grand trouble.

Ah monstres! ah! détestable trahison! je m'échappe à la faveur de leur ivresse, qui m'a dévoilé leur épouvantable secret. Courrons au Gouverneur. --- Qu'on enchaîne ces tigres. Le tems de m'expliquer leur donnera celui d'exécuter leur infernal projet. Dans une heure, *plus d'esclaves plus de maîtres*. Voilà l'affreux signal auquel Novogorod va nager dans le sang. Leurs coupables amis peuvent survenir. --- Allons, Lisinka, c'est le ciel qui t'inspire, ouï ce flambeau qui brûle dans ta main tremblante, t'en indique l'usage? c'est le ciel. Vous périrez scélérats! vous périrez dans les flammes que je vais allumer, & je finirai ma déplorable vie en m'y précipitant moi-même.

(*Elle met le feu à la cabanne qui, formée de poutres jointes avec de la mousse & autres substances très-combustibles, s'enflamme rapidement. La sentinelle du Gouvernement sonne le tocsin. Le feu qui gagne étant appercu, fait entendre les cresselles, instrument dont on se sert dans le pays pour avertir des incendies.*)

Comme elle s'allument lentemē au gré de mon impatiente fureur ! ils ne sont pas encore consumés les monstres. Ah ! j'entends leurs cris. Novogorod est sauvée ! heureuse ! mille fois heureuse Lisinka ! ton sort est rempli , il est tems de mourir. Ciel que vois-je ! Féodor.

(*C'est au moment que Lisinka voulant rouvrir la porte de la cabane , pour s'enfuir dans les flammes , se trouve dans les bras de Féodor , qui sort de cette même cabanne , chassé par le feu .*)

S C E N E I X.

F É O D O R , L I S I N K A , P O M P I E R S ,
G A R D E S , P E U P L E S , U N O F F I C I E R
d e s P o m p i e r s .

F É O D O R .

L I S I N K A .

L I S I N K A .

Il vivoit , & pour la seconde fois dans le même jour je lui donnois la mort ! épouvantable destinée ! ah ! Féodor , Féodor qui te sauvera ?

F É O D O R .

Le courage que tu m'inspires & le désir d'être près de toi . -- Laisse , Lisinka , laisse ; jamais je n'eus tant de force & d'amour .

62 FÉODOR ET LISINKA,

LISINKA, après la pantomime.

Ah! te voila, je me meurs!

FÉODOR.

Reviens à moi, ma bien aimée, c'est Féodor qui t'en conjure. (*Lisinka revient à elle en entendant.*)

LE GOUVERNEUR.

Encore une incendie! quel'on cherche les coupables.

DOUKANIN.

Ciel! mon fils.

VOLVIKOFF.

Et ma fille avec lui.

LISINKA.

Grands dieux! qu'on arrête ces misérables, ou Novgorod est perdue.

PÉTROUSKA.

Féodor & Lisinka! tout est fini.

LE GOUVERNEUR.

Approche & parle, malheureux!

PÉTROUSKA.

Qu'on m'écoute. Je veux bien parler. (*Un silence.*)
Après l'entrevue que tu fais, compatissante Lisinka,
Féodor vivoit encore. Je l'ai caché chez Stépan pour
m'assurer de lui & de son père, ma malheureuse
destinée a voulu qu'on me parlât de toi. Fier de

t'avoir pour esclave, j'ai couru te chercher. C'est elle, Volvikoff, que tu viens de rencontrer avec moi.

V O L V I K O F F , *avec effort.*

Grands dieux !

P É T R O U S K A.

Rassure-toi. -- Tous savaient que je lui destinois ma main. Tu peux l'appeler ta fille sans rougir. Nous avons imprudemment parlé devant elle d'un projet....

L I S I N K A , *avec horreur.*

Epouvantable. --- C'étoit celui d'égorger cette nuit même tous les maîtres par la main de tous les esclaves. Voila les six chefs qu'attendent leurs barbares complices, & que le ciel m'a inspiré d'exterminer avant qu'ils pussent exécuter leur abominable dessein. --- qu'on me punisse.

P É T R O U S K A.

Qu'on te punisse, artificieuse Lisinka tu fais, bien qu'on ne te punira pas. Mais toi, Gouverneur de Novgorod, ouvre les yeux & vois en moi le plus implacable ennemi de l'esclavage, cet Oëtar intrépide qui révolta contre la tirannie une partie des tartares. Vois en moi celui qui auroit voulu venger les esclaves, non pas seulement dans Novgorod, mais dans l'univers entier. Songe que ma mort est aussi nécessaire aux tirans, que ma vie leur eût été funeste; en un mot tu me connois, fais ton devoir, qu'un prompt trépas me rende libre ou tremble si tu me laisses vivre.

LE GOUVERNEUR, avec dignité énergique.

Tu mourras. (*A une partie de ses Gardes.*) Qu'cn entraîne ce misérable & ses infâmes compagnons, j'or- donnerai bientot de leur sort.

L I S I N K A.

Ne perds pas de tems, Seigneur, envoies prompte-
ment dans les six quartiers.

LE GOUVERNEUR.

Je t'entends, fille prudente & courageuse. (*Aux Officiers qui l'accompagnent.*) Allez, mes amis, que chacun de vous se mette à la tête des troupes qui lui sont confiées, & que votre vigilance achieve d'assurer le salut de Novogorod, qui périrroit sans Lisinka. (*les Officiers sortent.*) Et toi, Volvikoff, prends en pitié ces amans infortunés, après tant de tourmens, après tant d'incroyables disgraces, n'ont-ils pas bien mérité le bonheur ?

V O L V I K O F F.

Tu veux qu'ils soyent heureux, sage Gouverneur ? Mon cœur le veut aussi. (*A Doukanin, en lui présentant son fils.*) Le voilà ton fils ! tu vois bien que je ne l'ai pas tué, mais j'en ai frémi. Unissons les, bon Doukanin, & que l'union de nos enfans soit le sceau inviolable de notre réconciliation. (*Ils s'embrassent.*)

LE GOUVERNEUR.

Mes amis, c'est dans mon Palais que se fera le mariage de vos deux énsans. Tout Novogorod y fera,

il

il est juste que cet heureuse Ville rende hommage
à Lisinka, & que le jour du bonheur de sa libéra-
trice soit un jour de fête pour elle.

Fin du troisième & dernier acte.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monsieur le Lieutenant-Général de Police,
Féodor et Lisinka, Drame en trois Actes & en prose, & je n'y ai
rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la représentation
ni l'impression. A Paris, ce 25 Décembre 1787. S U A R D.

Vu l'Approbation. Permis de représenter & imprimer. A Paris, ce
26 Décembre 1787. DE CROSNE.

30. **ЛІМАНІ**

єгомонії та залівів. Відомо, що від січня 60 р.
з'явився відомий підприємець із міста Кіїв, який від-
звільнив звільнені від панівського панування

землі північної Східної Європи та північної Азії

МОІТАСОЯТКА

з колоїв та іншіх інвесторів та засновників земельних та пра-
вів земельних та земельних земельних земельних земельних земель-
них земельних земельних земельних земельних земельних земельних земель-
них земельних земельних земельних земельних земельних земельних земельних земель-

земельних земельних земельних земельних земельних земельних земельних земельних земель-

